

Nouveaux regards sur les « Apollons de collège ». Figures du professeur humaniste en France dans la première moitié du XVI^e siècle. Sous la direction de MATHIEU FERRAND et NATHAËL ISTASSE. Genève, Droz, 2014, « Travaux d'Humanisme et Renaissance » n° DXXXII. Un vol. de 416 p.

S'inscrivant dans la lignée des travaux qui, depuis une quarantaine d'années, tentent d'éclairer d'un jour nouveau l'humanisme des collèges, l'ouvrage édité par M. Ferrand et N. Istasse à la suite d'un colloque de 2010 met en lumière ces belles figures d'« Apollons de collège » que Lucien Febvre, soucieux dans son *Problème de l'incroyance* (1947) de restituer les « conceptions spirituelles d'un siècle héroïque », considérait non sans quelque mépris comme des « chevaliers servants du distique et de l'iambe ». Les auteurs de cet ouvrage, prenant au sérieux l'expression, lui donnent *in fine* toute sa pertinence et l'imposent, débarrassée de sa dimension ironique, pour caractériser ces professeurs humanistes dont beaucoup furent également poètes et qui alimentent de leurs travaux la création littéraire et intellectuelle de la première moitié du XVI^e siècle. Au-delà de l'impulsion décisive que certains donnèrent à l'humanisme français se pose la question fondamentale, toujours actuelle, du « plaisir des Belles Lettres ». On guette avec d'autant plus de curiosité ces figures singulières et bien campées qui surgissent au fil des pages, loin de la globalité d'un groupe et de l'indifférenciation de simples réseaux. L'ancrage durable de ces professeurs dans la tradition scolastique, même renouvelée de l'intérieur, interdisait toute hagiographie d'« Apollons » qui auraient été de purs chantres de la modernité. Il fallait néanmoins leur redonner toute leur place dans l'histoire de l'humanisme français. C'est désormais chose faite.

La première partie contribue à l'histoire des collèges de France en donnant une image plus précise – et parfois très concrète ! – du travail qui y fut accompli, à une période où le *paedagogus* est au centre de tous les débats humanistes. Il s'agit d'analyser les rapports entre œuvre pédagogique et création poétique et rhétorique chez ces professeurs qui ont, par leur activité d'enseignants, de philologues et de poètes, contribué au renouveau des Belles Lettres – rapport « véritablement osmotique, ou mieux encore, symbiotique » dans le cas de Ravisius Textor (N. Istasse) : le rôle salutaire que joue Textor pour la promotion des Belles-Lettres au sein du collège de Navarre et de l'*Academia* tout entière, sans parler du succès éclatant, dans toute l'Europe, des *Epitheta* qui renouvellent la pédagogie de leur temps ainsi que l'apprentissage de la poésie et de la rhétorique latines, s'ancre précisément dans la « pédagogie littéraire ou poétique (au sens premier de *poiein*) », qui fait de Textor non un pur théoricien de l'éducation, mais un « écrivain pédagogue ». Appelant de ses vœux une certaine homogénéité littéraire de la *Latinitas*, Textor manifeste par ailleurs une ouverture courageusement assumée à la nouveauté tout en respectant les Anciens ; dans les déclarations paratextuelles de ses *Epitheta*, il affirme la prépondérance des Anciens, tout en utilisant massivement, en fait, les auteurs contemporains. Nicolas Bérault, lui, implante dans les collèges où il enseigne une nouvelle méthode juridique influencée par l'humanisme, et plus tard diffusée par Zasius et Alciat ; mais il associe également, de façon inattendue, le droit à la poésie (M.-F. André). Pierre de La Ramée, de son côté, envisage l'enseignement de la rhétorique et de la poésie dans le cadre d'une « conjonction » avec la philosophie, réinterprétée au prisme de la pédagogie humaniste (M.-D. Couzinet). Le tristement célèbre « collège de pouillierie » était attendu : Montaigu se révèle être, sous la régence de François Dubois (1512-1517), un important foyer de culture humaniste, notamment pour la poésie latine, et un lieu paradoxal où l'on étudie les Anciens, mais où l'on imite les Modernes. Les *progymnasmatum centuriae* de Dubois, dans l'esprit de Valla, sont rééditées et amplifiées jusqu'au XVII^e siècle ; sa *Poetica* 1516, bien en avance sur son temps, aboutit en France avec l'émergence du théâtre humaniste, de certaines tentatives épiques et surtout du roman humaniste (J. Lecoïnte). C'est précisément sous la régence de Dubois que Nicolas Petit et Jean des Fossés (qui bénéficie, entre Bourges et Issoudun, de la

protection de Marguerite de Navarre et qu'il faut désormais, grâce à A. Laimé, intégrer au paysage de l'humanisme de collège) composent à quatre mains, pour leurs élèves, des *Elegiae* qui montrent d'une part le pari fait à Montaigu d'une théologie plus mystique que dogmatique ou spéculative, qu'il faut rapprocher du rôle de premier plan joué par Jean Gerson dans la mise en place de l'humanisme français du xv^e siècle, et d'autre part les liens plus étroits qu'on ne le pensait entretenus par Montaigu avec le milieu monastique, et en particulier les Franciscains, dont on connaît la façon dont ils défendirent la poésie.

Clôturent cette première partie de l'ouvrage, la synthèse de M.-M. Fontaine propose un traitement historique des trois générations de régents de collège qui se sont succédé jusqu'au début des années 1560 : la génération glorieuse des grands pédagogues humanistes (Lefèvre, Budé, Bérault), puis celle de leurs protégés (Pierre Danès, Guillaume du Mayne, Textor, Théocrène, Pierre Saliat), et enfin, au milieu des années 1530, celle de ces nombreux régents nés du succès trop rapide du *modus parisiensis*, à un moment où l'humanisme pédagogique entre en crise. L'attention portée aux contraintes matérielles et aux questions très concrètes qui se posaient aux régents, et que répercutent notamment les programmes des collèges de France, montrent que la vie de régent peut être difficile, car très lourde : seuls restent dans les collèges ceux qui n'ont pas réussi à en « sortir par le haut ». On perçoit à quel point les collèges furent des lieux de rencontre féconde entre latin et français : le développement de la traduction qui visait à satisfaire la cour semble avoir correspondu à la conscience qu'ont eue les régents d'être des « passeurs » et à leur lucidité sur la formation qu'ils pouvaient donner. Or l'enseignement du français est à peine visible dans les programmes des écoles élémentaires, de sorte qu'il faut parier sur les *Arts poétiques* ou sur la « fidélité de l'oreille » exercée auprès des musiciens et des chanteurs pour deviner où le futur poète français a formé sa langue... La reprise en main catholique fut par ailleurs plus importante et plus rapide qu'on le pensait jusqu'à présent : alors même que François I^{er} encourage la création de collèges humanistes, la réorganisation de collèges ou la fondation de nouveaux collèges évolue peu à peu dans un sens catholique et clérical.

La nature même des études de cas rassemblés dans la seconde partie – Guillaume Castel, par J. Pendergrass, Nicolas Petit et Jean des Fossés, par A. Laimé, le polygraphe Nicolas Barthélemy de Loches, par E. Gauthier, Gilbert Ducher, par C. Langlois-Pézeret (dont l'édition critique des *Epigrammes* de 1538 vient de paraître chez Droz), Georges Buchanan, par P. Ford, Marc-Antoine Muret, par V. Leroux, et Nicolas Chesneau, par J. Nassichuk – conduit à une plus grande disparité des analyses. Toutes posent cependant la question de la fonction et du statut de la création littéraire originale en latin. Ouvrant cette seconde partie par une brève synthèse sur Politien et ses émules français, P. Galand retrace la filiation entre l'imaginaire italien du professeur-poète empruntant ses traits à Orphée et les « Apollons de collège » français qui se réapproprient la silhouette du charmeur des animaux et des arbres. L'assimilation d'Orphée à la figure du professeur captivant ses élèves se fait d'autant plus facilement que, dans les premières décennies du xvi^e siècle, la poésie apparaît comme la forme la plus haute du *docere*, et qu'Orphée a pris les traits d'un véritable éducateur : savant et sensible, capable de susciter chez ses disciples le désir du savoir et de l'émulation. Nicolas Bourbon dresse lui aussi le portrait du professeur idéal qu'incarnent à ses yeux Jacques Toussain, Alciat ou Gilbert Ducher (qu'étudie S. Laigneau-Fontaine dans la troisième partie), véritables « héros » pourfendeurs du monstre terrible de la « barbarie ». Des hommes, des lieux, des cercles poétiques : réseau ardennais autour de Nicolas Chesneau ; présence de Bérault, Germain de Brie, Budé, Nicolas Bourbon, Hilaire Courtois, Sylvanus aux côtés de Nicolas Barthélemy de Loches ; réseaux plus cosmopolites autour de Buchanan au collège Sainte-Barbe à Paris (présence notable des Portugais, dont André et António de Gouvea).

Les « Apollons de collège » présentés dans la troisième partie construisent enfin l'image – plus ou moins vive, plus ou moins évidente – d'un « humanisme militant », engagé dans les

combats intellectuels, politiques ou religieux de ces premières décennies du XVI^e siècle : Nicolas Bourbon (S. Laigneau-Fontaine), l'un de ces régents qui furent les meilleurs auxiliaires des réformateurs ; l'auteur (Philippe Boisot ?) du *Dialogus longe facetissimus* de 1533 auquel M. Ferrand a consacré une thèse en 2013 dont on attend la publication avec impatience ; à leur manière, Philippe des Marays et Ponocrates, dont M. Huchon rappelle les figures tutélaires possibles de Philipp Melanchthon, Johannes Sturm et Guillaume Budé, ainsi qu'Epistemon, qui « incarne très précisément l'idéal d'érudition incarné par Politien » (Mandosio), et Panurge, formé à l'école de Tolède. La querelle Marot-Sagon pose par ailleurs clairement, en 1535-1537, la question du statut des littératures latines et françaises (J.-E. Girot, qui donne en annexe la chronologie de la querelle) : l'absence des poètes néo-latins de premier rang provient du possible désintérêt pour une querelle que les partisans de Marot cherchent à ancrer dans le domaine de la poésie française, tandis que le combat de Sagon est celui de l'Église catholique. M. Magnien dresse enfin pour la première fois la bibliographie exhaustive de Robert Breton, « hussard noir » de l'humanisme et représentant de ces « cicéroniens érasmiens » avides d'humanités et de piété sincère, qui tentent de concilier foi profonde et culture issue de l'Antiquité. Le parcours de Breton est comparable à celui de Binet, qui avait été étudié par J. Dupèbe : régent dans l'un des grands collèges parisiens, Breton fréquente les milieux réformistes de la capitale ; il est associé aux premiers moments du collège de Guyenne, avant d'en devenir le régent ; bien intégré dans les milieux humanistes bordelais, il quitte cependant la ville pour se rendre à Toulouse en 1535, où il fréquente (et admire) Boyssoné ; il finit sa vie à Paris, où il est précepteur des frères cadets de Binet. Il publie beaucoup (même si Cioranescu ne lui a consacré aucune notice), sur des sujets très variés, traduit Plutarque et Démosthène. Surtout, cherchant à « sortir par le haut », pour reprendre l'expression de M. M. Fontaine, il cherche à asseoir sa réputation comme érudit et promoteur des bonnes lettres au sein du royaume, s'affiche comme helléniste, se mue peu à peu en publiciste au service de la politique royale. Il finit par faire partie des porte-plumes que Langey, en qui Breton admire le héros militaire hanté par les Muses, réunit autour de lui pour combattre la propagande des Habsbourg. Ses lettres (près de 450) constituent un document intéressant et encore peu exploité pour l'analyse des « seconds couteaux de l'Humanisme » sensibles au discours érasmien en matière de pédagogie ou de religion. De nombreux éléments chez Breton sont par ailleurs susceptibles d'éclairer la figure de Dolet, avec lequel il échangea plusieurs lettres.

Les régents manifestèrent durant tout le siècle un intérêt continu pour l'introduction d'un théâtre humaniste en latin dans leur collège. Parmi les pièces de théâtre polémique qui y ont été composées et jouées, on a conservé peu de textes qui mettent en scène étudiants et professeurs et opposent pédagogues humanistes et représentants de la vieille scolastique. La découverte d'une pièce latine conservée à la BnF, le *Dialogus longe facetissimus de temporuma scientiarum mutatione* (1533) est d'autant plus précieuse. M. Ferrand y voit une œuvre d'actualité (peut-être le dramaturge joue-t-il avec l'actualité littéraire du *Pantagruel*), mais surtout une œuvre dramatique qui, dans l'esprit des *Nuées* d'Aristophane, oppose son esthétique, théâtrale et comique, à l'esprit de sérieux et aux ridicules de ses deux protagonistes, Sophisticus, héritier de la pensée scolastique, et Logodedalus, professeur de rhétorique et helléniste qui dévoie totalement l'usage de la rhétorique. Le professeur humaniste de la pièce, Jean Tartas, est quant à lui stigmatisé pour son orgueil et son ambition. En opposant à l'esprit de sérieux et au formalisme stérile le plaisir de la distance propre au théâtre, le dramaturge consacre le triomphe du théâtre scolaire sur toutes les formes de pédantisme et de ridicule. Dans un tout autre genre, le *Julius Caesar* de Marc-Antoine Muret analysé par V. Leroux, première tragédie prétexte composée en France vers 1547, et dont les qualités pédagogiques en firent un modèle pour d'autres tragédies de collège, explore une poétique de la tragédie fondée sur la lecture que Cicéron propose des poètes tragiques dans les *Tusculanes* ; sa

conception de la tragédie relève ainsi d'ambitions pédagogiques, mais aussi d'une philosophie politique et religieuse.

« D'Apollons de collègue, il n'y en a point » (Laimé, p. 181) : l'ensemble de ces contributions met bien en lumière la singularité de chacun de ces professeurs humanistes qui, pourtant, partagent tous cette « foi inébranlable dans le pouvoir des Belles Lettres » (Febvre). Quel plus bel hommage que d'offrir ce volume à un maître ? Les voix qu'il fait entendre pourraient bien, en tout cas, vivifier nos propres pratiques d'enseignants, de chercheurs – voire, peut-être, de poètes.

ELSA KAMMERER